

Naître, grandir, se reproduire et puis mourir ?

Est-ce là le résumé de toute vie sur cette planète ?

Il faut aller au-delà des apparences, comme on se force à lire un bouquin au-delà du premier chapitre avant de décider de ce qu'on en fait.

À bien y regarder, la vie n'est pas si linéaire. Elle ne l'a jamais été, et l'est encore moins aujourd'hui.

Si la routine semble l'étouffer, la vie finit toujours par resurgir, quelque part, un jour.

Sinon elle meurt. D'une façon ou d'une autre.

En vérité, la vie est échevelée, imprévisible, surprenante.

Comme cette histoire qui commence.

Il faut d'abord que je vous parle de cette fille avec un nom si étrange : Naÿle. Après tout, c'est en grande partie à cause d'elle si je suis dans un tel état aujourd'hui. À moins que ce ne soit *grâce* à elle ?

Bref, maintenant encore je me demande qui elle est vraiment.

Et que trouve-t-on lorsqu'on va au-delà des apparences ?

Naÿle est un ange venu de nulle part, même pas du ciel. Un de ces anges qui viennent emplir les silences, les parenthèses de la vie, ces moments où le temps flotte et porte en lui les semences de l'infini.

Naÿle est un fantasma vu de trop près. Qu'elle soit blonde, brune ou Vénusienne n'a aucune importance, c'est ce parfum de liberté perdue qui m'a fait tourner la tête. Mon collègue et ami Georges, dans sa grande sagesse humanoïde, m'avait répondu que c'était là le lot de tous les quadragénaires de notre espèce ou d'une autre. Mais je me suis toujours refusé à accepter les clichés, les modèles et les

La vie entre parenthèses

moules dans lesquels on tente de nous faire entrer de force, depuis toujours et obstinément. Aujourd'hui encore, et plus qu'hier, je me dis que la liberté n'est pas l'apanage de la jeunesse.

Je suis tombé amoureux d'un rêve passé trop près de moi, comme ces colons du *Mayflower* partis à la recherche d'un monde meilleur, d'une utopie, partis sans savoir ce qu'ils trouveraient au bout de l'océan, n'importe quoi pour les faire sortir d'un quotidien plus lourd de passé que d'avenir.

Je suis tombé amoureux d'un rêve qui ne m'était pas destiné, comme une image d'agence de voyages qui nous fait voir d'autres rivages, des endroits qu'on imagine mieux qu'ici, des pays où la vie est différente.

Je suis tombé amoureux d'un rêve qui me réveille en pleine nuit, moite et tremblant de désir, un rêve qui me laisse amer et insomniaque jusqu'aux premières lueurs d'un jour incertain.

Au départ, j'étais tout à fait conscient de ne pas savoir jusqu'où cette histoire me conduirait. Mais cela m'était égal, et je pensais que la vie avait le mérite d'être parfois délicieusement dangereuse. Alors j'ai plongé, bille en tête, tête première, comme un malade proche de sa phase terminale voudrait vivre son dernier sursis. C'est la première décision qui est consciente ; après, on dit qu'on laisse aller, qu'on verra bien où tout cela mènera, et on apprécie chaque nouvelle journée comme un gamin trépigne devant une pochette surprise, vaguement conscient de pouvoir tomber sur le gros lot ou sur rien. Je me rappelle avoir ressenti la fièvre du danger tout proche, la vibration du point de non-retour, le déséquilibre qui donne des frissons et fait sourire, parce

La vie entre parenthèses

qu'au fond, on sait que tout cela n'est qu'un jeu. Et puis à quoi sert la vie si l'on considère que tout est déjà écrit d'avance ?

Je suis tombé amoureux d'un rêve qui est devenu de plus en plus réel à force de le faire jour après nuit.

Est-ce qu'un rêve que l'on vit est encore un rêve ?

Garde-t-il la même saveur ? Garde-t-il cet éclat d'étoile inaccessible ?

La vie de Naÿle a effleuré la mienne, légère et délicate comme un papillon. Pourtant, d'un simple battement d'ailes, Naÿle a ranimé la minuscule braise froide qui me servait d'âme. Et mon existence s'est embrasée jusqu'à devenir un incendie incontrôlable.

Un lundi anonyme et ordinaire. C'est probablement ce matin-là que tout a commencé...

J'aime bien ce genre d'introduction dans un bouquin. Ça fait tout de suite sérieux, dramatique, mystérieux, même. Immédiatement, le lecteur est suspendu aux points de suspension qui suivent ces quelques mots énigmatiques. Il s'attend à découvrir dans les prochaines lignes, ou à tout le moins d'ici la fin du chapitre, une première révélation qui le projettera vraiment dans le vif du sujet, une aventure à couper le souffle. Et même l'envie d'aller pisser, parfois.

Bon, il est vrai que, dans mon cas, cette journée n'a pas été particulièrement explosive, ni même très différente des autres. Mais pas besoin de dynamite pour faire dérailler un train qui s'engage sur un terrain déjà merdique et instable. Un seul grain de sable suffit. Quelque chose d'inattendu, de non prévu à l'agenda, une lettre, par exemple. Bref, il ne faut parfois qu'un souffle de vent pour changer la direction d'une tempête. Et ce jour-là, le destin a probablement soufflé plus qu'il n'aurait dû dans ma direction. À moins qu'il n'ait fait qu'éternuer, ce qui serait donc purement accidentel. Et tout aussi dégueulasse.

La vie entre parenthèses

Bref, c'est probablement ce matin-là que tout a commencé...

Je dis cela aussi parce que les gens, en général, aiment bien qu'on leur indique un commencement, même arbitraire, comme s'ils ne pouvaient vivre sans les barrières et les repères du temps.

Ah ! Le temps ! Parlons-en... plus ça va et plus il file, comme s'il avait lui-même pris le pouls de notre planète en délire. Le cap des quarante ans est derrière moi (déjà !), et si la calvitie ne me guette pas encore, les cheveux gris livrent une guerre sans merci à ma crinière foncée. Le virus de la vieillesse est inoculé en nous dès la conception, histoire de tous nous mettre sur un pied d'égalité. Il commence sa lente mutation dès notre première inspiration. Pourtant, je n'ai pas à me plaindre puisque, paraît-il, je ne fais pas mon âge. Si l'âme est vieille et plutôt fatiguée, l'enveloppe semble tenir le coup. Pas d'embonpoint, une forme physique acceptable vue du haut de mes 1 m 80 et aucune maladie en vue sur les écrans radar.

Le temps, voilà l'ennemi. Il s'agit de « tuer » le temps, disait Joseph Delteil. Même si nous savons que le combat est perdu d'avance, la vie se trouve toujours devant.

Mais je m'é gare...

Ainsi, donc, j'attendais mon autobus, comme tous les matins de semaine, pour me rendre au Collège Saint-Timothée, une boîte privée où j'enseigne le français depuis plusieurs années. La première semaine de juin prenait son envol sur un air d'été anticipé. Il était temps ! Le printemps avait été jusque-là tellement pourri. Conséquence inéluctable des changements climatiques ? Je ne sais pas. Toujours est-il que nous connaissons de plus en plus d'extrêmes :

La vie entre parenthèses

ou Montréal devient une extension de la banquise et on se gèle les noix après avoir connu le déluge en plein mois de janvier, ou on suffoque au mois de mai comme des asthmatiques en panne de pompe. Funeste !

Mais je digresse encore. Ce n'est pas ma faute, c'est dans mes gênes, comme dirait le voleur pris la main dans le sac d'une petite vieille. Quand on est d'origine française avec des racines italiennes, les plis sont là depuis tellement de générations qu'il serait contre nature de vouloir résister.

Bref, ce petit matin était à peine teinté d'une fraîcheur nocturne résiduelle qui laissait entrevoir une chaude et belle journée.

Ça me fait penser à quelque chose d'autre, une dernière digression...

Quand j'étais gamin, de la fenêtre de ma petite chambre de notre petite maison, coincé dans notre petite vie de petite ville de banlieue parisienne, je regardais mon père s'en aller travailler en autobus. Mais moi, j'imaginai papa en route pour des aventures incroyables. L'autobus n'était qu'un vaisseau de guerre maquillé qui pouvait parcourir le monde en un rien de temps et dont les occupants étaient de redoutables guerriers pourfendeurs du mal et protecteurs des faibles. Et papa en faisait partie, comme un grand héros anonyme, même si, au fond, je savais très bien que cet autobus vert et blanc – un *Saviem*, je m'en souviens encore – faisait simplement la tournée de notre banlieue pour ramasser et conduire les ouvriers à l'usine.

Et que papa était tout sauf un héros.

Mais ça, c'est une autre histoire...

La vie entre parenthèses

Ainsi – je sais, je me répète, comme l’histoire avec un grand H – c’est probablement ce matin-là que tout a commencé. Retourner plus loin dans le passé serait hasardeux, et de toute façon trop compliqué. Le passé est rarement simple, surtout quand il se conjugue à l’imparfait ! Et commencer plus près du présent serait comme prendre l’autobus en marche, si je peux m’exprimer ainsi.

Mon autobus arriva donc dans ce bruit caractéristique de portière mal graissée écrasant une chambre à air essoufflée.

Et c’est ainsi que je m’engouffrai dans ma journée.

Bon, on y est. Enfin !

Il faut croire que certaines images de l'enfance nous marquent plus que d'autres. Pour moi, prendre l'autobus, c'est entrer dans un rêve ; et prendre l'autobus à Montréal, c'est un peu comme prendre le monde. C'est faire un voyage sans quitter la ville, c'est se fondre dans un mélange de couleurs et de cultures, d'odeurs et de vécus. Pourtant, l'homme est devenu une espèce individualiste, aux antipodes de cet esprit grégaire qui l'animait il n'y a pas si longtemps encore. À preuve, la manière dont les sièges d'autobus ou de métro se remplissent « à l'unité ». C'est seulement lorsque les places se raréfient que l'on commence à faire du voisinage. Mais rapidement, on voit les oreilles se couvrir d'écouteurs, une autre façon de rester dans sa bulle et de ne partager qu'une proximité obligée.

Ceci dit, je m'installe sur une banquette seule. Il y a des matins où je n'ai pas envie de partager les parfums *Tristan Chior* et les haleines de *Maxell Chose*. Je suis à peine assis que l'autobus commence son chemin de croix. Moi aussi. Par la vitre d'une transparence douteuse, je regarde défiler des rubans de ville et de vies sous le soleil enfin revenu parmi nous.

La vie entre parenthèses

Premier arrêt, 8^e avenue. L'avantage des transports en commun, ou le désavantage, cela dépend du point de vue, c'est qu'ils permettent de gamberger en toute quiétude. Pour moi, c'est en toute inquiétude. Je ne peux m'empêcher de repenser à Corinne avec qui j'ai encore eu un différend hier soir, différend étant le mot poli pour engueulade, une tempête plus forte que les précédentes, d'ailleurs. Nous avons augmenté d'un cran notre ascension dans l'escalade des mots et des maux qui nous rongent. Corinne est la femme qui jouxte mon quotidien depuis des années. Sept ans, en fait. Je souris jaune en pensant que notre relation a atteint l'âge de raison. Georges dit que je me plains la bouche pleine.

– Ta Corinne embellit chaque jour ! Je suis sûr qu'à cinquante ans elle n'aura même pas une ride !

Georges, cher Georges, ne sais-tu pas que tout n'est qu'apparence ? Même la pelouse verte du voisin ? En ce moment, notre vie ressemble plus à un champ de blé après la moisson. Je vois peut-être mal, mais j'ai l'impression qu'il ne reste que du chaume jauni et cassé.

D'accord, c'est vrai qu'elle est belle, ma Corinne. À peine moins grande que moi, les dieux l'ont dotée d'un corps que l'âge semble avoir oublié dans sa destruction systématique. Ses yeux presque noirs lui donnent un regard volontaire qui peut intimider. Surtout avec ses cheveux bruns tellement foncés qu'ils ont parfois des reflets d'ébène. Quant à sa façon de marcher, de se tenir bien droite, qu'elle soit assise ou debout, tout cela donne à Corinne une allure fière et noble. Peut-être un peu rigide aussi, comme un arbre qui aurait peur des grands vents. Elle a d'ailleurs le port d'un *sakura* que les fleurs refuseraient de quitter.

Oui, elle est belle, ma Corinne. Et désirable. Mais désirable pour qui ? Je sens bien le regard des hommes se poser

La vie entre parenthèses

sur elle quand on marche dans la rue. Mais il n'y a pas que ça qui compte. Au fond, je ne sais plus quoi penser et je me sens mal et ballotté dans mes peut-être et mes pourquoi.

Je sors un bouquin que je fais semblant de lire.

Deuxième arrêt, 1^{re} avenue. Cette vie me fait chier, des fois. Un homme et une femme, deux vies en symbiose ou en parallèle ? Il arrive pourtant que l'on pense enfin être arrivés à un équilibre, quelque chose qui a les allures d'une vie partagée où l'on ne ressemble pas aux rails d'une voie ferrée bien ancrés sur leur talus.

Troisième arrêt, Iberville. Pourquoi faut-il toujours que ça finisse par foirer ? Pourquoi n'est-il pas possible de continuer sur une lancée de bonne entente et d'un bonheur relatif ?

Quatrième arrêt, Louis-Hémon. Merde, merde et re-merde ! Je continue ma gamberge sans être capable de trouver mes réponses. Fabre. C'est mon arrêt. Je descends en gratifiant la conductrice d'un large sourire. Un peu forcé, d'accord, genre *Botox* fraîchement injecté. Mais ce n'est pas parce que je file grognon que je dois être désagréable avec les autres. Car ça, je suis capable. Il est vrai que c'est souvent plus facile d'être agréable avec les étrangers qu'avec ses proches. Mais bon...

L'autobus continue sa route dans un soupir de poussière et d'air chaud. Moi je pique plein sud jusqu'au Collège Saint-Timothée. Cette petite marche me fait du bien. Même si je passe par là cinq jours sur sept, quelque deux cents jours par année, j'aime encore regarder les façades des maisons et les parterres fleuris. Quand j'arrive à l'école, je me sens déjà mieux. Corinne s'évanouit doucement de mes pensées, vite remplacée par mes élèves et la journée que je m'appête à ouvrir comme un paquet-cadeau.

La vie entre parenthèses

Les autres profs trouvent ça étrange que je prenne l'autobus. Que voulez-vous, à Saint-Timothée, on est plutôt snobs, matérialistes et fiers de l'être ! Le stationnement a des airs de Salon de l'auto, surtout quand les parents viennent déposer ou chercher leur rejeton. Rutilance, luxe et aérodynamisme semblent se faire concurrence. L'environnement, la planète verte, tout ça c'est un problème de société, pas d'individus. Et puis c'est bon pour les travaux en classe. Bref, j'ai une auto, pourtant, mais je la laisse à Corinne qui devrait autrement se taper un trajet impensable en *métrautobus*. Victime de la décentralisation, les archives de la Bibliothèque nationale où elle travaille ont été catapultées à l'autre bout de l'est de la métropole. Mais ça, les autres profs ne le savent pas ; je ne leur ai pas dit. J'ai préféré les laisser sur l'impression que je suis un écolo pratiquant. Ce qui n'est pas tout à fait faux non plus. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils m'appellent Lécolo plutôt que Locolo, de mon vrai nom. De toute façon, il n'y a que Georges qui se soit vraiment intéressé à mes origines. Plus de dix ans, déjà. Vient un âge où le temps semble trop fluide.

– Ça vient pas de Lombardie, ce nom-là ?

En guise de présentation et pour une première prise de contact, j'ai trouvé ça sympa. Et certainement plus civilisé que les sempiternels : « Locolo ? Vous devez pas être d'ici, vous ! » C'est le genre de réflexion qui me met mal à l'aise parce que je ne sais jamais si ce n'est pas une autre forme de xénophobie hypocrite. C'est comme se faire traiter de « maudit Français », avec une tape dans le dos, juste pour rire. Peu importe le sourire qui accompagne les mots, c'est l'intention qui blesse.

Bref, pour en revenir à Georges, il n'était pas loin de la vérité. Mes ancêtres étaient originaires d'un coin perdu d'Italie et ont émigré vers le nord. C'était au XIX^e siècle, à

La vie entre parenthèses

quelques dizaines d'années près, et ils se sont arrêtés dans la partie sud de la France, quelque part en bordure des Cévennes, peut-être parce que ça leur rappelait un peu leur coin de pays. La génération suivante a remonté encore plus vers le nord, la grande ville, les usines, le travail, parce que la terre, vous savez, c'est pas un travail, c'est de l'esclavage !

– Je m'appelle Georges Lancier... pas Lancien !

Georges s'était mis à rire tout en me gratifiant d'un bon coup de coude dans les côtes. Son rire était grave et sonore, un rire mesurable à l'échelle de Richter. J'ai tout de suite remarqué les lèvres pincées et les yeux au ciel des autres profs. Et c'était suffisant pour me le rendre sympathique.

– Je suis prof d'histoire ici. Alors les noms, les origines et tout ça, c'est ma passion ! Mais vous n'avez pas d'accent.

Autre point en sa faveur : Georges me vouvoyait. Pratique un peu surannée de nos jours, mais qui me démontre illico le respect du bonhomme envers autrui. C'est laisser à l'autre le choix du tutoiement. Pas comme le chef de notre section syndicale qui est venu à moi comme un Attila en territoire conquis.

– Salut, moi c'est Robert, ton représentant syndical. Si t'as n'importe quel problème avec la direction, tu m'en parles. O.K., camarade ?

Non, j'ai aimé Georges à cause de sa différence évidente, de son non-conformisme latent. Lui, je l'ai laissé entrer dans ma bulle assez rapidement. Les autres, je les avais déjà repoussés aux frontières de mon enclos d'intimité. Pas d'antipathie, mais une réserve calculée.

La vie entre parenthèses

Atterrissage d'urgence dans le présent. Mon enclos d'intimité vient de se faire bousculer alors que je franchis la porte d'entrée de l'école, ce qui m'extirpe complètement de mes pensées vagabondes.

– Bonjour, m'sieur. Fait beau, hein ?

– Bonjour, Lucien. Super ! Ça roule ce matin ?

Lucien n'a pas le temps de répondre. Il se fait gentiment bousculer par quelque charmant camarade de bonne famille qui l'envoie valser dans mon giron.

– Hé ! L'avorton ! La maternelle, c'est pas ici !

Le fils de bonne famille s'est déjà fondu dans la masse et je n'ai même pas pu réagir. Lucien se redresse, rouge de colère et de honte. Il hésite une fraction de seconde, juste le temps qu'une ombre fugace passe au fond de ses yeux. Qu'il a grands, et innocents, comme ceux d'un bébé qui aurait oublié de grandir de l'extérieur. Car Lucien aura bientôt quatorze ans, même s'il en paraît encore dix. Ses cheveux blonds et courts lui donnent l'air d'un chérubin perdu parmi les hommes à la suite d'une panne d'ailes au-dessus des enfers.

– Ça va, Lucien ?

– Pas pire...

Petit silence que je n'arrive pas à combler. Panne de mots. Habituellement, un ange serait passé pour agrémenter la lourdeur de cette pause involontaire. Mais c'est un angelot qui s'approche, timidement, et passe entre nous en faisant le moins de bruit possible, en s'excusant presque d'être la cause du tout petit silence qui flotte dans l'espace. La cloche

La vie entre parenthèses

sonne au même moment et l'angelot s'éclipse. Lucien voudrait bien en faire autant, mais il est bloqué avec moi dans l'entonnoir.

Lucien est un hyperactif sous contrôle, un étiqueté de l'ère moderne des technocrates de l'éducation : le syndrome de l'enfance qui déborde et gigote, associé au déficit de la vie bouillonnante et incontrôlée, ou quelque chose comme ça. Quel que soit le nom, ça fait « savant », mais ça dit peu sans rien expliquer ni régler. Mais je me force à croire que je peux faire une différence dans sa journée. Même s'il y a beaucoup d'autres « Lucien » dans ma classe et dans l'école, je me suis pris d'affection pour ce gosse dès que je l'ai vu. Je ne sais pas pourquoi. Certaines choses ne s'expliquent pas ; elles se vivent, c'est tout. J'aime à me dire que, quel que soit l'âge apparent, les âmes sœurs ou complices se reconnaissent au premier coup d'œil.

– Allez, Lucien, on va essayer de faire de notre mieux, hmm ?

J'ébouriffe ses cheveux, et à travers ses yeux tristes, Lucien m'affiche un sourire façon Joconde. La journée est belle, et bien commencée.